

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DISCOURS
DE M. BERSOT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. MICHELET

Le 18 mai 1876

MESSIEURS,

L'Académie des sciences morales et politiques vient rendre à un de ses membres les plus illustres les devoirs qu'elle n'a pu lui rendre encore. M. Michelet avait été élu en 1838 ; il nous a appartenu pendant trente-six ans.

Vous connaissez sa vie. Il est né en 1798, dans une pauvre famille d'ouvriers imprimeurs : « Je suis né, dit-il, comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris. » Il travailla d'abord à l'atelier, puis, dans un moment, en 1813, où la famille vit périr ses dernières ressources, elle

eut foi dans l'avenir de ce fils, qui fut envoyé pour faire ses études au collège Charlemagne. En 1819, il est reçu docteur, en 1821, agrégé; il est successivement suppléant au collège Charlemagne, professeur d'histoire à Sainte-Barbe, maître de conférences à l'École normale, de 1827 à 1838; pendant deux de ces années, de 1833 à 1835, suppléant de M. Guizot à la Sorbonne; en 1838, professeur au Collège de France, suspendu, puis réintégré par la révolution de 1848. Depuis 1830, il était chef de la section historique aux Archives nationales; en 1852, il refusa le serment et quitta tout, même ses chères Archives. Il a travaillé plus de cinquante ans et publié soixante volumes. Durant cette longue période, il a touché bien des sujets, marquant à chaque pas sa trace; mais il n'a pas cessé un instant de penser à l'histoire; même quand il semble jeté dans d'autres courants, il rappelle par quelque publication qu'il est toujours historien. Cette étude est le fond de sa vie et la consolation. Quand il a perdu son père, il écrit pour lui-même cette note touchante : « Vieux, souffreteux, malade, je reprends la plume, je reviens à mon travail, je retourne à *mon histoire*, mon refuge habituel, la Lemnos de ce Philoctète.... Cher antre, douces fontaines, qui me fûtes si amères, recevez votre blessé. »

Par ses brillantes qualités d'historien, M. Michelet a exercé sur une infinité d'esprits un très-grand prestige, et pourtant on peut dire qu'il n'est tout à fait connu que de quelques-uns, qui cherchent ce que cachent les apparences. Il y a des hommes d'imagination hardie et de science légère qui, sur quelques faits, inventent l'histoire; M. Michelet n'était point de ceux-là. Avant tout, il étudiait pro-

fondement, il amassait une prodigieuse information, il se plongeait dans les sources; l'imagination ne venait qu'après, il est vrai singulièrement forte, et faisait vivre tout cela. Les notes qui accompagnaient ses livres et ce qu'on a trouvé depuis dans ses papiers montrent quelle conscience il apportait dans ses recherches, sur quelle science il s'appuyait; il a élevé un monument considérable, mais, ce qui ne se voit pas, les fondations sont énormes. Ce mélange d'érudition et d'imagination également intenses est l'originalité de M. Michelet. Combien il aurait été intéressant de suivre la fermentation de son esprit dans cette poursuite des témoignages, surtout pendant les longues séances aux Archives nationales, où il semble qu'en touchant les documents anciens on touche la poussière des morts! Les textes l'enivraient. De là des illuminations de voyant, et, à côté, des illusions qui se reconnaissent et qui n'ôtent rien au vrai.

S'il y avait dans ce savant une imagination de poète, il y avait encore autre chose : une ardente sympathie, qui lui faisait ressentir les sentiments des générations dont il racontait l'histoire et l'identifiait réellement avec elles, comme s'il eût été un des leurs. L'imagination brille souvent d'un éclat un peu dur; la sympathie échauffe : elle donne aux paroles et aux écrits un accent qui ne trompe pas. M. Michelet a cet accent.

Quelles que soient les sources de son talent, ce talent était d'une singulière puissance : où d'autres s'arrêtent devant certaines obscurités, il avait des percées lumineuses. Que de fortunes pareilles dans l'histoire de ce moyen âge dont la nuit devait le tenter! Il s'est représenté

avec une merveilleuse lucidité les idées, les sentiments, les mœurs de ces générations, leurs douleurs et leurs joies; la condition des pauvres gens qui peinaient durement : les impôts, les pestes, les tyrannies locales, les levées d'hommes, les guerres lointaines, les guerres civiles, l'existence précaire; puis aussi les fêtes qui faisaient oublier un moment la réalité, surtout les fêtes religieuses, qui réjouissaient et relevaient les âmes; il a vu ces temps revivre. Aussi il appelait l'histoire résurrection, et il y a de nombreuses parties de son œuvre qui sont cela même, où le passé semble vraiment ressusciter. Il était un grand enchanteur.

Il faut l'admirer et ne point chercher à l'imiter. Ah ! qu'on imite, si on en a le courage, son travail, sa curiosité insatiable des sources; mais qu'on s'en tienne là. Ceux qui iront plus loin feront des évocations sans avoir son secret; ils prendront les défauts, ce qui se prend toujours le plus aisément; il leur manquera le don, qu'il a si visible, le don de nature. Il lui est personnel. Sans doute il est plus commode de deviner que de se contraindre aux formalités de la méthode; mais ces sévérités sont la discipline par excellence : elle a formé les maîtres que la France a eus et ceux qui, grâce à Dieu, lui restent encore. S'il est pour beaucoup d'esprits un modèle dangereux, M. Michelet du moins a été un puissant initiateur par ses livres et par son enseignement. Il a professé treize ans au Collège de France; il avait déjà professé à l'École normale; c'est à cette École de se rappeler qu'elle l'a possédé onze années et de garder un enseignement digne de lui.

Si l'on ne voyait en M. Michelet qu'un homme absorbé dans la reconstruction du passé, on ne comprendrait pas

une période de sa vie où se pressaient des écrits de polémique enflammée. C'était un homme de foi. Il était épris de la Révolution française, de ce qu'elle portait en elle de liberté, de justice, d'humanité ; il était l'ami de ses amis, l'ennemi de ses ennemis, les deux extrêmement. Il détestait les fanatiques qui l'ont fait haïr, l'empereur, qu'il accusait de l'avoir détournée à son profit, le parti religieux, qui s'est proposé de la détruire. Personne n'oserait soutenir que, dans le combat contre ces deux derniers adversaires, il ait conservé la parfaite mesure : il était trop convaincu pour cela ; outre les livres qu'il publia alors, quelque chose de son trouble a passé dans son histoire ; mais là aussi il a vu loin, à son ordinaire, et sur le fond des choses notre temps peut, ce semble, se reconnaître en lui. L'esprit de 89, qui vient de nous donner la république, ne souffrirait pas la république violente ; à l'égard de Napoléon, l'ancien enthousiasme s'est changé en une critique hostile, qui fera bien de ne pas nier son génie ; enfin la France veut l'indépendance de la société civile.

Quelques années après, cette émotion était apaisée, et, à partir de 1856, il y avait chez lui comme un repos et un rafraîchissement, d'où sortirent des études sur la nature, qui débutent par deux chefs-d'œuvre. Les poètes animent tous les objets, sans chercher ni réussir à se tromper eux-mêmes ; quant à lui, il était plus naïf : il était près d'attribuer la sensibilité aux grands arbres qui gémissent sous la hache ; il n'hésitait pas à donner des pensées, des sentiments, des raisonnements voisins des nôtres aux êtres animés ; il laissait à Buffon et à qui voulait les prendre les espèces su-

périeures ; il choisissait de préférence les petits, il comprenait ce que signifiaient leurs mouvements, il a lu dans leur âme confuse, il y a trouvé les premiers traits de ce qui est développé en nous ; il a cru que les âmes des animaux ne sont qu'une âme humaine commencée.

Ainsi le génie de M. Michelet allait se variant et se transformant dans des œuvres toujours sincères et d'une rare valeur. C'était un merveilleux écrivain, qui avait tour à tour l'âpre énergie et la délicatesse exquise, un style rythmé et coloré par la passion intérieure, style, il est vrai, inégal, tantôt solide et sain, tantôt haletant, nerveux et maladif.

Vous ne me pardonneriez pas, Messieurs, et il ne me pardonnerait pas de ne parler que de lui. Il a eu pour compagne pendant ses vingt-cinq dernières années la femme si distinguée qui a fondu sa vie dans la sienne et qui a aussi tellement fondu son talent dans le sien que, dans les ouvrages par lesquels s'ouvre l'aimable veine d'observation naturelle, *l'Oiseau, l'Insecte, la Montagne*, on ne sait plus faire les parts. Comme leur esprit et leur cœur, leurs noms resteront inséparables. Elle lui a donné un tombeau ; elle lui donnera bien des amis en continuant de recueillir dans les papiers qui sont son unique étude les pages d'où sort un parfum pénétrant de vie intérieure. Combien de ceux qui n'avaient vu en lui qu'un homme de lutte et qu'il avait atteints seront touchés en rencontrant chez lui, à tous les moments, de ces notes émues auxquelles on ne résiste pas et qui révèlent l'homme de paix ! Ainsi nous passons ici-bas sans nous connaître. La tempête perpétuelle qui agite le monde nous aveugle et nous jette les uns contre les autres, et nous ne sentons que ce choc, jusqu'à ce que quelque circonstance vienne, qui

pour la plupart ne vient pas, où nous nous découvrons les uns aux autres, où nous apercevons les uns chez les autres ce fond humain de sincérité et de bonté, par où tous les braves gens se tiennent, et alors nous sommes tout heureux de nous être défaits d'une injustice et d'une haine. Combien de fois les ennemis ne sont que des amis méconnus!

Les épreuves par lesquelles notre pays a passé ont été bien cruelles pour l'auteur de *l'Histoire de France*. J'ai eu sous les yeux le récit de ces tristesses où d'autres se retrouveront. Il faut se le représenter errant en Suisse et en Italie, ne pouvant durer nulle part, l'attente des premiers événements, un grand trouble, avec un fond de confiance, les premières déceptions, les malheurs qui se hâtent, la foi qui faiblit, le silence, le retour intérieur sans fin sur les mêmes pensées, une petite fièvre qui arrive à la suite d'un état si violent, le profond chagrin de l'insurrection après l'invasion. C'était trop. Le 30 avril 1871, à Pise, il tomba à terre comme foudroyé ; il se remit lentement, malade aux mains d'une malade ; la seule consolation du triste ménage était un rouge-gorge familier, qui aimait à se poser et à chanter au-dessus du lit de son maître ; et celui-ci, reconnaissant, ouvrant les yeux, murmurait : « Pauvre petit esprit ! » Dans de certaines natures tendres il y a de ces enfances. Le bon air de la Suisse le rétablit ; la tête était restée entière, il reprit son travail. Quand il rentra dans Paris, il retrouva son appartement intact par miracle. Il n'avait pas cru que l'on pût brûler l'Hôtel de Ville, un pareil trésor de documents et de traditions populaires : outre l'horreur de l'action, il la regardait comme un contre-sens his-

torique ; on lui avait caché la vérité, il l'apprit enfin, mais il n'a jamais voulu passer là.

Il est mort à Hyères le 9 février 1874. L'Institut, la science, les lettres françaises ont fait une grande perte ; ses amis ajoutent leurs regrets à ces regrets publics ; pourtant, oserais-je le dire ? la mort n'est pas ici avec sa désolation habituelle. Lorsque disparaît une de ces âmes qui étendent leurs sympathies dans l'humanité et dans la nature, nous avons l'idée qu'en nous quittant elles retrouveront partout des amitiés. Ce qu'il y a de plus amer dans la mort, ce n'est peut-être pas encore la solitude où ceux qui partent nous laissent, c'est la solitude où il nous semble qu'ils sont quand ils ne sont plus à chaque minute entourés de notre tendresse. Lui-même, il a vu venir la mort avec sérénité. Sans la désirer, car elle devait affliger ceux qui survivaient, il espérait d'elle les plaisirs qu'elle promet à ceux qui ont cherché et aimé. Sans doute, dans ces moments où l'on sent clairement que la vie échappe, il se disait : Je reverrai les miens et les amis que j'ai perdus ; je visiterai ceux qui ont été opprimés et dont j'ai raconté l'histoire ; je me mêlerai à l'humble foule des morts qui ont fait un peu de bien et dont le monde ne sait pas le nom ; je connaîtrai enfin l'auteur de *l'Imitation* ; j'irai trouver Jeanne, la bonne Lorraine, nous pleurerons ensemble, je lui demanderai d'où sa vertu lui venait et si la source où elle a bu n'est pas tarie.

Il monte pour la dernière fois ces sentiers qu'il a montés si souvent, plein de graves pensées, contemplant de ce repos Paris toujours agité, et, s'il rencontrait une tombe délaissée, y remettant une couronne et des fleurs, en souve-

nir de sa mère et par pitié des pauvres morts. Lorsque ceux qui lui ont été personnellement attachés auront disparu, il a mérité que quelque visiteur de ce lieu, touché du même sentiment, lui rende la même assistance. Il y a aussi un autre monument qui est confié à nous tous, surtout à vous, jeunes gens ; je veux dire sa juste renommée. Gardez-la contre la prévention et la légèreté ; dans les jours voilés que nous traversons, ne laissez pâlir, ne laissez périr aucune des gloires de la France. Pour moi, je suis heureux d'avoir apporté aujourd'hui à M. Michelet, avec un fidèle souvenir, l'hommage de l'Académie qu'il a honorée.



DISCOURS
DE
M. LABOULAYE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE.

MESSIEURS,

Je viens, au nom du Collège de France, rendre un dernier hommage à la mémoire de notre illustre et regretté collègue M. Michelet.

En 1838, M. Letronne, ayant demandé à prendre le cours d'archéologie, laissa vacante la chaire d'histoire et de morale. M. Michelet y fut appelé par le suffrage du Collège de France. D'excellents ouvrages et le renom des conférences de l'École normale avaient désigné depuis longtemps M. Michelet pour cet enseignement.

Je n'ai point à rechercher les causes qui firent suspendre le cours du professeur d'histoire et de morale. Ces causes sont bien loin de nous et n'ont plus d'intérêt. La révolution de 1848 nous rendit M. Michelet ; le coup d'État du 2

décembre nous l'enleva. Un décret du 12 avril 1852 le révoqua en même temps que M. Quinet. L'empire naissant avait besoin de silence ; on connaissait assez les deux amis pour savoir qu'ils ne se tairaient point.

Le coup fut sensible pour M. Michelet. Il ne nous atteignit pas moins profondément. Le Collège de France n'est pas un corps politique ; sa gloire est de ne s'occuper que de science ; mais il tient à son indépendance, car elle est la garantie de la liberté et de la dignité du haut enseignement. Comme l'officier, le professeur a droit de compter sur la propriété de son grade. S'il est coupable, qu'on le juge ; mais le destituer sans jugement, c'est un abus d'autorité. Jamais nous n'avons pu nous résigner à ces séparations violentes ; nous avons toujours regardé M. Michelet comme un des nôtres, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je viens parler sur le cercueil de l'absent que nous n'avons point oublié.

Après une si longue séparation et un si long silence, il est difficile de donner à ceux qui n'ont pas entendu M. Michelet une idée de cette éloquence qui ne ressemblait à aucune autre. En lisant à haute voix certaines pages de ses écrits, on retrouve le professeur. C'est la même parole, tantôt lente, tantôt précipitée, tantôt hésitante, saccadée, et tout à coup s'élevant avec énergie et vous emportant vers l'infini. Il y avait en lui de l'apôtre et du poète. Il avait la passion de l'un, l'imagination de l'autre. Personne n'a possédé au même degré l'art magique de ranimer le passé ; personne n'a plus hardiment annoncé à l'humanité un meilleur avenir.

Ce qu'il faut surtout louer dans M. Michelet, c'est son

entière sincérité. Il est permis de ne pas partager ses opinions politiques et religieuses, on peut trouver que l'imagination l'a souvent emporté bien loin ; mais, si par hasard il s'est égaré, c'est de bonne foi. Épris de la vérité, il la poursuivait avec une fougue et une passion qu'aucun obstacle n'arrêtait ; mais c'est la vérité seule qu'il voulait atteindre. On ne lui a connu d'autre ambition que celle de propager et de défendre ses idées. Il n'a jamais été un homme de parti. Il planait au-dessus de nos misérables querelles, dans ce monde idéal que sa pensée avait créé ; c'est là qu'il aimait à se réfugier, loin de l'agitation et du bruit.

S'il fallait une preuve de ce désintéressement tout scientifique, je rappellerais la résignation et le courage avec lesquels il est rentré dans la vie privée. Sa carrière était détruite, sa fortune compromise ; on ne l'a pas entendu se plaindre. Secondé par une femme digne de lui, il a demandé au travail seul la consolation de ses peines. On lui fermait la chaire qu'il avait conquise par un labeur héroïque ; il s'est fait de ses livres une tribune bien plus retentissante pour parler à la jeunesse qu'il aimait tendrement. Il a usé ce qui lui restait de vie à porter partout la lumière, comme ces flambeaux qui se consomment en nous éclairant. Il a vécu, il est mort en enseignant. C'est par là qu'il n'a pas cessé de nous appartenir ; c'est ce qui nous donne le droit de déposer sur cette tombe un dernier tribut de respect et d'affection.

